

Objet : pourquoi se dépasser

J'ai pensé écrire une lettre formelle afin de vous convaincre que je pourrais être la « bonne » personne, mais, comme je ne viens ni du milieu du sport, et encore moins du milieu du trail, je prends le parti d'expliquer mon parcours de façon plus intuitive et spontanée, au risque que mes mots ne fassent « lettre morte ».

Je viens d'une famille de volants, originaire des Pyrénées : mon père vole (ancien pilote de ligne à la retraite), mon parrain vole (ancien de la DGAC, et directeur de l'ENAC à Toulouse) ma marraine vole (ancienne championne de France de voltige). Ma mère a finalement refusé un poste d'hôtesse de l'air pour avoir deux filles avec l'homme qu'elle aimait. Je suis issue d'une famille où le vol – libre parfois – est roi.

J'ai été opérée trois fois des yeux, j'ai été harcelée. J'ai eu une excellente scolarité, malgré toutes les péripéties négatives que peut vivre un enfant atteint d'un handicap. J'ai toujours couru pour me défouler. Vite, la course à pieds est devenue un besoin.

Après avoir suivi le parcours de ma sœur dans la voie des « grandes écoles » - j'ai effectué deux ans de classes préparatoires littéraires - et une bifurcation en sciences de l'information et de la communication, j'ai finalement écouté mon cœur et je me suis orientée vers l'histoire de l'art. J'ai découvert le métier de conservateur du patrimoine et celui d'expert international de la culture. J'ai obtenu deux masters dans le domaine des sciences du patrimoine et j'ai raflé le concours d'attaché de conservation dans la spécialité patrimoine scientifiques techniques et naturels en 2019. Après une année passée à Bordeaux, puis Toulouse, et six à Paris, à m'investir émotionnellement dans les institutions culturelles (ministère de la Culture, musées nationaux, musées territoriaux, laboratoire culturel du Centre National d'Etudes Spatiales à chercher des photographies historiques de fusées et de ballons sondes), sans possibilité de décrocher un emploi stable, je décide de m'expatrier.

Avant de partir au Cameroun, je passe sept mois chez mon grand-père, accompagnateur de moyenne montagne (« 1000 randonnées dans les Pyrénées » et un « tour du monde en vélo » à son actif) qui me propose alors de me loger. Durant l'attente de mon VISA, je m'entraîne quasiment chaque jour. J'achète des BROOKS Glycerin pour courir sur route. Je perds complètement confiance en moi – tous ces sacrifices sans emploi au bout, au final - et le sport m'aide à tenir le coup. J'enchaîne les randonnées, et les trails / walking. Nous sommes début 2021. J'ai mets 12 cartons remplis de livres d'art dans un box que je paye chaque mois. Ils y reposent encore.

Je décolle (enfin) pour un an et demi au Cameroun et cette expérience est la plus grande claque de ma vie. Là-bas, je continue de courir, sous la chaleur lourde de Yaoundé. Je commence à imaginer des circuits de trail et de vélo dans l'Ouest Cameroun, à Bapa, lieu dont je tombe amoureuse, car chargé spirituellement : une terre de montagnes.

Je travaille au Musée National du Cameroun en tant que volontaire internationale, à créer des expositions, des conférences, à écrire des papiers. Après plusieurs prises de conscience fortes liées aux politiques françaises menées dans nos anciennes colonies, je casse mon contrat au Cameroun pour retourner vivre en France, à la montagne.

Cette fois encore, la course à pieds et notamment le trail, m'aide particulièrement, dans cet atterrissage « forcé ».

Je m'installe à la Toussuire, une station de ski faisant partie du domaine skiable des Sybelles en Maurienne. J'ai recontacté une femme bienveillante, que j'avais appelée deux

années auparavant pour partir en saison, lorsque je quittais Paris, le compte en banque vide, sans emploi, en pleine crise COVID.

Je m'intéressais déjà aux marques de sport, ma sœur ayant travaillé pour COLOMBIA, et étant issue d'une famille de sportifs. Mais mes problèmes d'yeux, le prix du ski, « tout ce faste » après le Cameroun, tout me semble bizarre. Je suis arrivée le premier jour accoutrée comme si je m'apprêtais à passer un entretien pour un hôtel 5 étoiles. J'étais dans une résidence touristique 4 étoiles et j'allais, une heure après, être en train de passer l'aspirateur et récurer des WC. Tenue de sport obligatoire. C'était ma première saison.

Je m'équipe de SAUCONY, avec un drop 5, et je commence à courir chaque jour à partir de novembre 2022, le mois même de mon retour en France. Je suis à 1600 mètres d'altitude, avec des saisonniers venus en camion, pour la plupart un BTS en poche.

En courant en montagne, en vivant toutes ses sensations oubliées, je me rends compte que cela m'a particulièrement manqué tout au long de mon expatriation au Cameroun, pays où il est difficile de sortir la nuit ou le jour sans risque de se faire voler, ou parfois agresser. J'accepte peu à peu ma première reconversion professionnelle. Durant tous ces moments méditatifs à courir à la frontale, dans la nuit, je digère mes journées. J'entends les chiens de traîneaux, au loin, hurler à la lune. Je suis à la trace la Fondation pour l'Action Culturelle en Montagne, la FACIM, en me faisant remarquer par son directeur, certes, mais sans véritable perspective d'emploi.

A la Toussuire, je (re)découvre à la fois le trail et le ski de randonnée. Je n'étais d'ailleurs que fort peu convaincue de pouvoir me mettre un jour à skier. Mes parents, malgré de beaux revenus chaque mois, m'ont éduqué comme une prolétaire.

Un ami me dit : « les meilleurs traileurs font du ski de randonnée l'hiver. Tu ne peux pas continuer à courir dans la neige. Je t'aiderai à t'améliorer. Mets-toi sur Strava ».

Je me mets à complexer, je ne me sens « pas au niveau ». Après avoir investi 600 euros dans le forfait de ski, je finis sur les pistes noires au bout de 3 mois. Thomas – avec qui j'enchaîne sessions ski et KV de Saint Jean de Maurienne - a raison. C'est l'occasion.

Je commence à lire. De plus en plus. Kilian Jornet. Mathieu Blanchard. François D'Haene. Des récits d'aventure de montagne, moi qui la parcourais uniquement pendant « mon temps libre », « mes week-end » mes « vacances » avant cette expérience, en notant, tout de même, chaque randonnée dans un carnet pour me rappeler des itinéraires, départs, dénivelés.

Je cours mon premier petit trail au Corbier. La révélation. J'adore les Alpes. Je cours en direction du col de Loze à Courchevel pour voir les avions décoller de l'Altiport. Je trouve les montagnes géantes, majestueuses. L'immensité nous rend fondamentalement humble. Je m'informe, et je m'équipe du mieux que je peux.

Arrivée au Sofitel de Biarritz en juillet 2023, je casse finalement ma période d'essai au bout de dix jours. Je ne m'adapte pas à mon nouvel environnement, bien trop iodé, après 6 mois passés sur les hauteurs. Pire, j'arrive dans un autre monde, un monde où les gens consomment le faste et l'argent sans culpabiliser. Je croise mes recruteurs le soir, qui me jettent un regard à la fois surpris et admirateur, quand je sors de ma chambre de saisonnière avec mon sac SALOMON, prête à faire mes 10km journalier alors que je suis à 39 heures semaine, sans pouvoir m'asseoir de la journée, perchée sur des talons. Je ne me sens pas à ma place. Ma N+1 l'avait d'ailleurs senti en 4 jours.

J'ai couru le semi-marathon de Biarritz cet été et j'ai adoré. Puis, j'ai été prise partout : en office de de tourisme a Samoëns, en hôtellerie aux Arcs 1600... j'ai passé des entretiens en Maurienne ou pour d'autres hôtels dans le parc national de la Vanoise.

Finalement, mon peu de ressources financières me fait me raviser. Et si je restais dans les Pyrénées, proche de ma famille ? Pour une fois.

Quitte à faire des ménages, autant faire vivre ma région d'origine. Cela me permet de m'acheter une voiture dans cinq mois, avec moins de kilomètres, pour pouvoir me rendre au Trail de Montreux en Juin 2024. Je pourrais dormir en tente en Suisse.

Je cherche et je tombe sur une entreprise pour laquelle ma mère avait travaillé 30 ans auparavant. Une agence immobilière bien implantée, qui monte sa résidence touristique. Ils cherchent quelqu'un pour gérer la réception et la franchise SKI REPUBLIC. Je me retrouve à Gourette le 3 août, en plein cœur de la Vallée d'Ossau.

Après mon saut en parapente, tout a changé. Je me suis prouvé à moi-même que moi aussi je pouvais voler. Que j'étais capable de me jeter dans le vide. En deux jours, seule femme au milieu d'un groupe de sept hommes, je me suis envolée. Ce jour-là, j'ai grandi.

Je n'arrive pas à rattraper le milieu culturel mais je suis rattrapée par le trail, le parapente, les sports outdoor parce qu'ils me ressemblent, moi qui suis souvent « trop » libre et vivante.

Je passe énormément de temps dans les ménages mais j'écoute la radio, France Inter, l'émission « *Grand bien vous fasse* », « *Le temps d'un bivouac* », « *UTMB, 20 ans de Passion* » ou encore « *Montagnes Podcast* »... Je n'ai plus l'impression d'être seule, j'ai l'impression que mon cerveau reste en activité.

J'éprouve un plaisir immense à parcourir la morphologie de la montagne avec mes pieds. Evidemment, étant une femme, je m'intéresse à la féminisation de ce sport.

Cela faisait depuis novembre que je courrais avec SAUCONY, et j'ai décidé de m'équiper avec des HOKA One One Speedgoat 5, dotées d'une semelle VIBRAM Megagrip incroyable d'adhérence. J'aime tester les marques. J'ai mis du temps à accepter que fournir un effort plus long et intense pourrait me peser plus qu'à d'autres à cause de mon handicap. Ma paralysie interne des yeux (soignée, mais handicapante) me pousse à m'intéresser à toutes les marques de lunettes de soleil possibles et imaginables pour le running et le trail.

Les handicaps – visuels, moteurs, etc – me touchent vivement. Car je connais être limitée par mon propre corps. Mais je tente de me dépasser. A chaque sortie.

J'ai envie de pouvoir vivre de ma passion, un besoin viscéral de partager ce qui me tient. Car à travers la pratique de ce sport, ce sont les valeurs de ténacité, de courage et de dépassement de soi qui sont véhiculées. Je me reconnais dans ce sport car, ce n'est pas moi qui suis allé le chercher, c'est plutôt lui qui est là, en moi, depuis toujours et de manière naturelle. J'aime ce sport, car il me permet de me concentrer uniquement sur chaque mouvement, chaque geste, comme une entrée en méditation. J'y perçois presque une forme de spiritualité. A l'intérieur de soi, on devient ses muscles, notre cerveau pense effort et mobilisation psychique et physique, tout en étant entouré de sommets, de lacs, de fleurs, de grands arbres... qui font que chaque foulée est un réel épanouissement, un bonheur sincèrement pur et désintéressé.